

Red Army meets any common sense understanding of an ultimatum. In March 1939 Hitler “persuaded” Czech President Emil Hácha to place his country under German “protection,” an event universally considered an act of aggression even as the occupation went forth without resistance. What Stalin did in June 1940 in Moscow was in the same spirit. How seriously then should we take the current position of the Russian foreign ministry that the invasion of 1940 took place “within the framework of international law as practiced at the time”? (p. 250)

In one of his speculative conclusions, Senn theorizes that the occupation of the Baltic States in 1940 constituted “a step in the direction of the disintegration of the Soviet Union a half-century later.” (p. 254) A more easily provable conclusion is simply that history still exercises great power in this region. Soviet authorities fiercely defended their “revolutionary” narrative since they understood that the legitimizing rationale for the very existence of the Lithuanian SSR depended on evading any genuine investigation into the events of 1940. As long as access to the archives was strictly controlled, the assaults on Marxist mythology could be dismissed as anecdotal evidence or deceptions manufactured by émigré and other anti-communist circles. Whatever their other faults, these hardliners proved to be prescient censors: their fears that serious scrutiny of Lithuania’s annexation would be politically catastrophic were amply vindicated by the crisis of the late 1980s.

Senn’s portrayal of Smetona is a trifle harsh. One should not take at face value the notion by the American journalist John Gunther that Smetona’s wife and sister “ran the country.” (p. 31). Whatever his faults, and they were many, Smetona’s biographers have given the dictator some credit for his relative restraint, erudition, imperviousness to financial corruption, and his grasp of the dangers of Nazi racism. Thus the image of his security detail speeding through the streets of Kaunas (p. 111) is based on a 1969 Soviet tract which seems exaggerated when compared to other contemporary accounts. Readers will be disappointed by the lack of a bibliography which would have been of great help to readers looking for more sources. Better editing would have eliminated some typos and repetitions. But these remain minor quibbles: for a guide to what happened in the summer of 1940, no other work in a Western language comes close.

Saulius Sužiedėlis, Millersville

**Anne Sommerlat : La Courlande et les Lumières, Paris : Belin 2010, 304 pp.**

Cet ouvrage d’histoire culturelle présente de manière à la fois synthétique et approfondie le développement des Lumières à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle dans le duché de Courlande-Sémigalle, au sud de l’actuelle Lettonie. Il analyse d’une part les circonstances dans lesquelles les derniers ducs de la famille Biron essayèrent de faire de leur capitale Mitau (aujourd’hui Jelgava) un centre de rayonnement intellectuel, d’autre part les réseaux et les moyens par lesquels les *Aufklärer* réunis dans ce but tentèrent de mobiliser les esprits « éclairés » de la région.

La démonstration proprement dite s’articule autour de 6 chapitres de 30 à 40 pages chacun. Le premier s’intéresse à « La formation des réseaux savants ». L’auteur y montre d’abord l’importance du rôle des libraires dans la structuration d’une opinion éclairée ; grâce à leurs liaisons avec Königsberg puis Berlin, leurs établissements de Libau (aujourd’hui

Liepāja) ou Mitau facilitèrent la diffusion d'œuvres jusque là peu accessibles ainsi que la mise en place de « sociétés de lecture ». La présence de quelques centaines d'étudiants courlandais ayant effectué leurs études dans diverses universités allemandes, en particulier Königsberg, Halle ou Iéna, est présentée aussi comme un facteur favorable à l'implantation des idées nouvelles. Les cercles maçonniques (la première loge date de 1754 à Mitau) furent également actifs dans la propagation des idées nouvelles. Néanmoins, le principal agent de l'esprit des Lumières fut l'Academia Petrina fondée par le duc Pierre de Biron en 1775. Rémunérés sur des fonds publics et dotés de privilèges assimilables à ceux de la noblesse, ses professeurs, venus de toute l'Allemagne, étaient des professionnels reconnus qui eurent à cœur de collaborer à un projet auquel ils étaient étroitement associés ; quant au programme d'études proposé aux étudiants, il fut élaboré par deux pédagogues célèbres de l'époque : J.B. Basedow et J.G. Sulzer. Le nombre d'étudiants resta modeste, mais la réputation de l'établissement franchit les frontières, ce qui était au fond le but recherché. Anne Sommerlat montre bien par ailleurs que l'ensemble de ces réseaux fonctionnait en symbiose tout en s'appuyant sur l'action de personnalités jouissant de liens privilégiés avec les élites dites éclairées d'Allemagne, mais aussi du reste de l'Europe.

Le deuxième chapitre, intitulé « Épanouissement de la vie de l'esprit », étudie de plus près le fonctionnement des diverses « institutions du savoir » ayant permis l'entrée de la Courlande dans la « République des Lettres ». Il décrit de la sorte le programme et les manuels de l'Académie de Mitau, l'approvisionnement en livres des librairies, bibliothèques et autres « sociétés de lecture » ainsi que la diffusion de divers périodiques, en particulier celle du *Journal de Mitau*, principal organe des *Aufklärer* autochtones. Ce dernier, bihebdomadaire assez actif au milieu des années 1780, s'intéressait à des domaines très divers, avec une prédilection pour l'histoire, la médecine, l'économie et les sciences. Il recommandait aussi des ouvrages dont la recension faite par l'auteur donne une idée approximative de l'orientation des goûts du lectorat : forte primauté de la littérature et à un degré moindre de l'histoire, des voyages et de la philosophie. De fait, la lecture était surtout appréhendée par les élites locales comme une source de distraction, ce qui ne manquait pas de décevoir les intellectuels les plus austères. L'analyse des catalogues de libraires confirme cette impression, bien que le nombre de manuels scolaires y soit plus élevé. Les revues pour leur part étaient davantage tournées vers les écrits savants et s'efforçaient de faire connaître la production tant allemande qu'étrangère. Les lecteurs restaient pour l'essentiel des membres de la noblesse et des lettrés, mais une minorité était issue aussi du monde du négoce et de l'artisanat (17% par exemple des 269 lecteurs de la *Mitauische Monatschrift*). La grosse majorité était de langue allemande, les Lettons, fortement majoritaires dans la population, ne formant qu'un assez faible contingent de lecteurs réguliers, sauf pour les almanachs imprimés dans leur langue. Il est donc clair que la diffusion des savoirs se heurtait à des obstacles non négligeables d'ordre à la fois social, culturel et politique.

Le troisième chapitre, « Études théologiques, historiques et géographiques », analyse le contenu des œuvres consacrées à ces trois domaines du savoir. Comme dans le reste de l'Allemagne, les débats théologiques demeuraient un thème privilégié de réflexion. C'est ainsi que le très controversé K.F. Bahrdt fit connaître au public courlandais son analyse rationaliste de l'Évangile par l'intermédiaire, entre autre, de l'*Allgemeine theologische Bibliothek*. Cela donna de la Courlande l'image flatteuse d'un État épargné par la censure bornée de nombreux autres États. L'un des contradicteurs de Bahrdt, ennemi du rationalisme re-

ligieux, le pasteur J.K. Lavater put également exprimer ses vues inspirées du piétisme. Cela créa un débat plutôt animé entre partisans des différentes interprétations théologiques en vigueur à cette époque. La question juive fut également abordée, de même que celle des rapports difficiles avec la religion catholique ; l'un des professeurs de l'Académie de Mitau, J.A. Starck, fut même accusé d'être un crypto-jésuite, ce qui provoqua son départ anticipé. La venue du charlatan Cagliostro à Mitau en 1779, à l'invitation d'une loge maçonnique, fut la source d'une autre querelle entre rationalistes et irrationalistes ; celle-ci prit une certaine ampleur dans les années 1780 où pas moins d'une vingtaine de titres furent consacrés au faussaire. Certains pasteurs d'origine courlandaise comme C.F. Neander et F.K. Urban acquirent par ailleurs une certaine réputation dans le monde luthérien. Mais globalement, le conservatisme religieux, entretenu par la majorité de la noblesse et du clergé, tendit à l'emporter sur l'esprit de novation. Dans le domaine de l'histoire, des progrès furent réalisés dans la collecte de sources authentiques, mais la difficulté à parvenir au stade de l'histoire critique pour des raisons politiques est soulignée par Anne Sommerlat. Toutefois, la nécessité d'une interprétation, et non plus seulement d'une collecte des faits fut davantage mise en avant que par le passé. En matière géographique, le principal progrès résida dans la publication des premières statistiques concernant la démographie et l'économie du duché. On vit aussi, en parallèle, se développer la mode des biographies patriotiques en lien avec une forme de vulgarisation géographique et un désir de développer une sorte de proto-nationalisme.

Le quatrième chapitre évoque les rapports entre les hommes des Lumières et la population lettone. Il insiste sur le fait que les *Aufklärer* d'origine allemande furent les premiers à s'intéresser à la poésie populaire lettone sous la forme des *dainas*. Ils tentèrent également de favoriser la traduction d'œuvres du letton vers l'allemand, et plus seulement l'inverse. Les premiers travaux sérieux furent entamés par G.F. Stender, dont le but était de favoriser l'instruction de paysans maintenus à l'état de serfs par une noblesse sourcilleuse quant à ses intérêts et ses droits. Anne Sommerlat met en exergue ses efforts pour poser les bases d'une littérature profane en langue lettone. Il fut aussi l'auteur d'une *Lettische Grammatik* célèbre en son temps. J.G. Herder eut aussi un rôle éminent dans la promotion des chants populaires lettons. Admirateur sincère des *dainas*, il voulut les faire connaître pour mieux régénérer une poésie allemande devenue, selon lui, trop mièvre. Il s'appuya dans sa démarche sur divers travaux antérieurs, ceux de Lessing ou de Hamann, mais aussi ceux de pasteurs courlandais ou livoniens. La presse locale commença également à publier des recensions d'études consacrées à la langue et à la littérature lettones. Le public éclairé se tourna aussi davantage vers les coutumes et la culture indigène. En 1790, au demeurant, le *Journal de Mitau* lança une souscription en faveur d'une future revue en langue lettone. Les milieux conservateurs restaient plutôt hostiles à des projets qui leur semblaient menacer l'ordre social. Il est vrai que les *Aufklärer* avaient fait aussi du servage et de la question agraire un thème de discussion plutôt brûlant. En Livonie, le pasteur J.G. Eisen s'était rendu célèbre par un ouvrage proposant d'accorder aux paysans le droit de propriété. Le duc Pierre de Biron s'attacha ses services. Eisen put ainsi éditer une revue appelée significativement *Le Philanthrope* dans laquelle il n'hésitait pas à critiquer la société de son temps. Des étudiants courlandais furent également influencés par les cours de l'historien Schlözer à Göttingen ; ils constituèrent vraisemblablement un public attentif aux thèses rénovatrices. La *Revue de Mitau*, dirigée par un certain Kütner, publia de ce fait un certain nombre d'articles dénonçant

la réalité du servage, au grand dam de la noblesse conservatrice. La période de l'*Aufklärung* vit aussi se développer des interrogations sur la conquête allemande à l'époque teutonique. Bien que modérées sur le fond, quelques publications dénoncèrent ses abus vis-à-vis des autochtones tout en appelant les pasteurs, les fonctionnaires et les propriétaires à se montrer plus compréhensifs vis-à-vis de cette population défavorisée.

Le cinquième chapitre, « Incertitudes politiques », analyse les rapports entre le monde des lettrés et les querelles politiques des années 1780–1790. Il rappelle les conflits entre la dynastie régnante des Birons et une noblesse germano-balte soucieuse de conserver sa prééminence sociale et ses privilèges. Il montre aussi la montée de courants nouveaux, les uns favorables au despotisme éclairé et inspirés par les milieux proches de l'Académie au travers d'un groupement appelé *Union bourgeoise* (1790–1793), les autres d'allure plus démocratique sinon révolutionnaire symbolisés par le soulèvement des meuniers de Mitau en 1792 ou le regroupement des artisans contestataires derrière le professeur Tiling. Se masquant derrière une soi-disant lutte contre le « despotisme » ducal et n'hésitant pas à utiliser à leur profit une rhétorique inspirée de l'*Aufklärung*, voire de la Révolution française (!), les nobles réactionnaires défendirent avec âpreté des privilèges qu'ils sentaient menacés. Ils n'hésitèrent pas à porter le conflit devant leur suzerain de plus en plus théorique, le roi de Pologne. Ils s'attirèrent naturellement la riposte des *Aufklärer* réformistes qui dénoncèrent, entre autre sous la plume du pasteur F.K. Urban, leur avidité et leur propension à mettre en cause la légitimité du souverain. L'arrivée du professeur Schulz à Mitau en janvier 1791 muscla l'opposition bourgeoise à la noblesse locale sans pour autant prendre une tournure révolutionnaire au sens strict. La politique l'emporta alors sur les considérations savantes, du fait bien sûr de la conjoncture internationale et nationale. La presse allemande commença à s'intéresser de plus près aux événements courlandais en essayant d'en donner une interprétation liée aux événements français. Le soulèvement des meuniers, réprimés dans le sang, avait, il est vrai, mis en émoi les milieux artisanaux et développé les idées démocratiques, ce qui ne manquait ni d'intriguer, ni d'inquiéter, souvent de manière excessive. Les modérés et les conservateurs, bientôt réunis sous la tutelle russe, voyaient dans les discussions de taverne les ferments d'une dangereuse ébullition. Pendant ce temps, la Russie tissait sa toile et profitait de sa bonne réputation dans les milieux nobiliaires pour avancer ses pions. La poétesse Elisa von der Recke pouvait ainsi écrire dans ses carnets de 1794 et 1795 : « ...en suivant leur intérêt singulier, quelques individus ont vendu notre pauvre patrie... ».

Le dernier chapitre évoque pour sa part « Les récits de voyage et la fiction », c'est-à-dire la manière dont ceux-ci rendaient compte de la réalité courlandaise et contribuaient à enraciner la vision que s'en faisaient les *Aufklärer*. L'auteur commence par montrer que la Courlande était peu connue en Europe occidentale et que ce furent pour l'essentiel des voyageurs allemands qui la firent un peu découvrir, bien que quelques Français, Britanniques ou Russes en eussent laissé eux aussi de brèves descriptions. Dans l'ensemble de ces récits, les poncifs sur le caractère rural et sauvage de la contrée ne manquaient pas. La plupart des auteurs était également très hostile à la noblesse locale, décrite comme arrogante et cupide, voire cruelle envers les paysans. Ceux-ci n'intéressaient guère pourtant ces lettrés de passage. Ils faisaient plutôt partie, comme les paysages ruraux, d'une sorte d'arrière-plan de carte postale. Certains les voyaient plutôt positivement comme des êtres représentatifs d'une certaine simplicité originelle, rehaussée par le poids de leurs malheurs. D'autres,

comme le Français Burja, considéraient qu'ils étaient proches de l'abrutissement et donc sans véritable valeur humaine. Le système politique et surtout juridique courlandais était en général présenté comme défectueux et retardataire, même si les allusions aux ducs étaient plutôt favorables. Le reproche essentiel était le poids excessif d'une aristocratie plus ou moins anarchique, ce qui favorisait le parallèle avec la situation polonaise. L'influence russe sur les affaires intérieures du duché était enfin perçue comme dangereuse.

D'un point de vue global, l'ouvrage d'Anne Sommerlat présente de réelles qualités. Il est d'abord rédigé dans une langue sobre, mais élégante, avec peu de coquilles, contrairement à trop d'ouvrages actuels souffrant d'avoir été rédigés à la hâte.

Cette forme maîtrisée s'allie à la clarté de l'argumentation. Le grand mérite de cette dernière est de procéder par approfondissements successifs d'un chapitre à l'autre et de bien mettre en exergue le fonctionnement général de la diffusion des Lumières. Chaque partie est ainsi mise au service intégral de la démonstration générale. Il en ressort qu'il n'y a pas de vecteur unique du progrès des Lumières, mais que celui-ci résulte d'un faisceau convergent d'actions et de structures. Par ailleurs, la mise en œuvre de l'*Aufklärung* en Courlande n'est pas analysée comme un phénomène autocentré; au contraire, Anne Sommerlat prend grand soin de montrer qu'elle s'inscrit dans un processus plus vaste qui relie le duché non seulement aux États allemands, mais aussi au reste de l'Europe, en particulier la Livonie russe et Riga.

Le choix du sujet lui-même est très pertinent. Beaucoup d'études et de traités ont déjà été écrits sur le despotisme éclairé dans les grandes monarchies d'Europe ou sur la République des Lettres dans les pays de langue allemande. Avec la Courlande, le regard porte sur un État qui n'est pas de premier plan, mais qui possède des caractéristiques originales: importance de l'héritage teutonique, domination d'une ethnie très minoritaire sur une autre largement majoritaire, conflits incessants entre le souverain et l'aristocratie, volonté ducale de moderniser le pays en dépit des obstacles, économie essentiellement agricole mais tournée vers les échanges extérieurs, protectorat polonais et convoitises internationales récurrentes. De ce fait, les enjeux de l'ouverture aux idées nouvelles sont différents de ce qu'ils peuvent être dans d'autres contrées, bien qu'ils leur ressemblent par certains aspects. Anne Sommerlat parvient en tout cas à montrer ce qu'il y a à la fois d'universel et de particulier dans le cas qu'elle étudie.

L'analyse s'appuie en outre sur un large panel de sources imprimées que l'auteur utilise de manière très circonstanciée et approfondie. La bibliographie relative à la question posée est de qualité. Les références en allemand sont les plus nombreuses, mais il y a aussi quelques titres généraux en letton et des références françaises et anglo-saxonnes (plus rares). Cela témoigne d'une recherche sérieusement menée et d'une appropriation solide des sources existantes.

Il est possible cependant d'émettre quelques critiques moins positives. Le premier reproche, de mon point de vue, tient à l'absence d'une définition préalable de ce qu'est l'*Aufklärung*. On l'attend dans l'introduction, mais elle ne vient pas. Ceci a pour effet de diluer la notion et de lui donner, semble-t-il, une extension parfois illusoire. C'est ainsi que des hommes comme Herder, Görres et même Kotzebue sont plus ou moins intégrés au courant des Lumières alors que leur pensée ultérieure les a menés souvent sur des chemins opposés à celles-ci. Anne Sommerlat est en partie consciente de cette difficulté lorsqu'elle évoque par exemple l'utilisation du vocabulaire des *Aufklärer* par les nobles conservateurs

pour mieux combattre leurs idées ... Par contre, elle ne signale pas que la théorie du génie propre à chaque langue a été élaborée par J.G. Herder en contradiction consciente avec l'universalisme des Lumières. Il aurait fallu également insister davantage sur la diversité des courants de l'*Aufklärung*: cela est à peu près fait pour les questions politiques, beaucoup moins pour les autres domaines, sinon par allusions.

Il est plus délicat d'évoquer le problème de la bibliographie parce qu'on ne sait jamais si les éditeurs sont ou non à l'origine d'une réduction drastique de celle-ci. Il apparaît toutefois des manques dans celle qui nous est proposée. Je passe rapidement sur le fait que le numéro 2 de la *Revue d'histoire nordique* sur «Les pays du Nord et la Révolution française» n'est pas cité dans les références françaises alors que certains de ses articles, en particulier celui d'Indrek Jürjo, sont en rapport direct avec le sujet traité: on ne peut en effet être juge et partie. Un problème plus sérieux me semble être la quasi absence d'ouvrages consacrés aux rapports interethniques et la faible présence d'ouvrages traitant des questions agraires et sociales. Certes, l'auteur présente les principaux éléments de la situation en Courlande dans ces domaines, mais sans toujours s'appuyer sur les travaux les plus pointus, comme si elle avait pensé que l'usage de manuels de synthèse pourrait suffire en soi. Ce reproche peut sembler excessif, mais il repose sur l'idée que l'histoire culturelle a tout à gagner d'une bonne collaboration avec les autres domaines de notre discipline.

Les sources non imprimées sont enfin assez peu détaillées. Il est frappant également de constater qu'elles ont assez peu servi dans l'appareil de notes. Cela est d'autant plus dommage qu'une partie est d'origine lettone ...

Ces quelques réserves ne doivent toutefois pas masquer l'essentiel, à savoir que nous recommandons chaudement la lecture de l'ouvrage d'Anne Sommerlat qui mérite de figurer désormais dans la bibliothèque de l'honnête homme. Les éditions Belin se sont honorées en acceptant de le publier.

Maurice Carrez, Strasbourg

**Mathias Thumser (Hrsg.): Geschichtsschreibung im mittelalterlichen Livland, Berlin: LIT Verlag 2011, 306 S.\***

Von Anbeginn der lokalen professionellen Geschichtswissenschaft an fesselten die Chroniken des mittelalterlichen Livlands die Aufmerksamkeit der Historiker in den baltischen Provinzen. Der Übergang vom Verfassen der Chroniken zu ihrer Erforschung im Baltikum begann im 18. Jahrhundert. So liegen beispielsweise das Ende der Aufzeichnungen in der Chronik des Christian Kelch (1707) und die wissenschaftliche Ausgabe der Chronik des Heinrich von Lettland durch Johann Daniel Gruber (1740) zeitlich nur 33 Jahre auseinander. Gerade Heinrichs Chronik ist unter den mittelalterlichen Chroniken Livlands die größte Aufmerksamkeit zuteil geworden. Dies kommt sowohl in der Anzahl der Editionen, Übersetzungen und Forschungsarbeiten als auch in ihrer Gründlichkeit zum Ausdruck.<sup>1</sup> Unter den Chroniken, welche ebenso recht gut bekannt und viel untersucht wurden, verdienen

\* Aus dem Estnischen übersetzt von Kadri-Rutt Hahn, Göttingen.

<sup>1</sup> Vgl. Marek Tamm, Linda Kaljundi, Carsten Selch Jensen (Hrsg.): *Crusading and Chronicle Writing on the Medieval Baltic Frontier*, Ashgate 2011.